

PRÉSENTATION

Les études ici rassemblées ont pour but de se confronter aux apories fondamentales de la question de l'essence du fondement telles qu'elles traversent et animent l'histoire de la métaphysique. Cette mémoire du présent qui rend possible la mémoire du passé, pour parler avec saint Augustin, est également ce qui permet de comprendre les remises en cause contemporaines de la volonté même de fonder, qui ne font que reformuler la tension interne entre le fondement comme substrat et le fondement comme origine. Si comme l'écrit Jacques Derrida à la fin de *La voix et le phénomène*, « la chose même se dérobe toujours¹ », il reste à déterminer si le souci de fonder n'est pas ce qui fait apparaître cet échappement permanent de l'être. Bien évidemment la pensée actuelle peut se caractériser comme une crise des fondements, mais la question est de savoir quel sens il convient de donner à une telle crise : doit-on être conduit à renoncer à l'exigence de fondement en acceptant par exemple une forme d'historicisme, ou bien cette crise ne donne-t-elle pas à voir que l'horizon du fondement ne peut pas être perdu pour la recherche philosophique ? Dans *La liberté nous aime encore* Jean-Toussaint Desanti souligne bien que les moments de crise portent une possibilité de discernement dans la conscience que « le sol fuit toujours² ». D'une certaine façon, toute crise véritable est une crise dans laquelle les fondements mêmes sont ébranlés.

Sans minimiser la polysémie du terme de fondement, il est possible de considérer que le fondement est ce qui se trouve « sous » les étants, et c'est bien la signification de ce « sous » qui ne va pas de soi et qui va être ici

¹*La voix et le phénomène*, Paris, PUF, 1967, p. 117.

²Dominique Desanti Jean-Toussaint Desanti, *La liberté nous aime encore*, Odile Jacob, 2001, p. 288. Il ajoute p. 289 : « En fin de compte, tout ce que je me suis appris à moi-même au cours de cette activité philosophique, c'est qu'il n'y a ni sol premier ni système clos. Tout mon travail a consisté à me mouvoir, autant que possible d'une façon précise, entre ces deux absences. Il n'y a pas de raison que cela finisse un jour. Beaucoup de philosophes croient qu'il y a eu un sol originaire de toute expérience possible ou bien qu'il y a un champ de rationalité qui boucle le tout et le coiffe. Il n'y a ni l'un ni l'autre dans mon expérience ».

élucidée à partir des différents moments de l'histoire de la métaphysique, dans la conscience de la finitude d'une telle entreprise qui ne peut que laisser, hélas, des pensées décisives dans l'ombre. Un des enjeux fondamentaux de cette recherche sera de savoir si la volonté de fonder, ou de refonder, répond au souci de trouver un point fixe, un sol stable et identifiable, à partir duquel l'identification et le rassemblement des étants peut avoir lieu, ou bien s'il s'agit de revenir à une origine de tout sens, qui est plus antérieure que tout point fixe. Le poids des métaphores n'est pas ici négligeable : le fondement doit-il être compris comme le soubassement d'une maison, comme le substrat qui donne à la maison son assise et sa solidité dans le monde, ou bien se laisse-t-il comparer aux racines d'un arbre à partir desquelles cet arbre ne cesse de croître et de se transformer ? Bien sûr aucune image ne peut être parfaitement adéquate et le sens même d'une image peut être très variable ; c'est donc une exigence fondamentale de relativiser toute image de l'essence. Néanmoins il est possible de discerner là une alternative décisive : soit le fondement est ce substrat solide qui permet de poser les premières pierres. En ce sens la parabole de l'Évangile de saint Luc (6,48) donne à comprendre que fonder sa vie dans la foi en Christ, c'est comme creuser assez profond pour fonder sa maison sur le roc afin qu'elle résiste à tous les torrents. Soit le fondement se laisse comprendre comme la source de tout apparaître et comme la source de l'action juste, qui échappe par principe à tout logocentrisme de la métaphysique.

Sur cette question de l'essence du fondement il est impossible historiquement et philosophiquement de ne pas se confronter aux analyses du texte de Heidegger *Vom Wesen des Grundes*, dont la traduction dès 1938 fut si importante dans le développement de la philosophie française. En effet, toute la description de la métaphysique comme pensée de l'étant sur le mode de la représentation dont la tâche est de fonder, ainsi que toute « l'histoire » du concept de fondement d'Aristote à Schelling, même si Heidegger se défend d'avoir voulu écrire une telle histoire, ont profondément marqué la réflexion contemporaine sur l'essence du fondement. En cela, revenir à l'essence du fondement, c'est tenter de nommer la différence ontologique, que Heidegger

finira par nommer douleur dans *Acheminement vers la parole*. Bien évidemment l'exigence de cette confrontation ne signifie pas du tout que le texte de Heidegger soit la mesure de toute interrogation sur le fondement ; il ne s'agit pas non plus d'accepter tels quels certains coups de force interprétatifs, comme par exemple la thèse selon laquelle le concept kantien de monde serait le concept existentiel de saint Augustin, moins tous ce qui est chrétien. De même il est tout à fait légitime de discuter l'idée que le concept moderne de la subjectivité soit nécessairement issu de l'interprétation de l'*ousia* comme *hypokeimenon-subjectum*. Il s'agit juste de reconnaître que l'analytique existentielle a fait époque en remettant en cause la thèse d'un sujet-fondement, notamment en rendant possible une lecture de l'histoire de la métaphysique dans laquelle on se demande s'il est possible de trouver chez certains auteurs une dimension de transcendance qui déstabilise le projet même de fonder, au sens d'assurer une totalisation de l'étant³. Ainsi la lecture heideggérienne de l'histoire de la métaphysique, selon laquelle le terme grec *hypokeimenon* dans sa traduction par *subjectum* est ce qui conduit à la conception d'un sujet à partir duquel tout se rassemble, qui est le centre de référence de la totalité de l'étant, est bien ce qui a conduit la philosophie contemporaine à surmonter l'oubli de l'être pour développer une pensée de l'intotalisable⁴. Dès lors cette rupture donne à penser le véritable fondement plutôt comme une relation originaire de l'homme à l'être par laquelle l'homme peut être au monde et par laquelle toute chose peut apparaître. Seul un être sans fond peut dispenser l'être et cela ne peut être reconnu que dans une pensée de la finitude.

L'enquête historique et l'enquête philosophique vivent l'une de l'autre et permettent à la fois de défaire les généalogies trop simples et de faire émerger les tensions constitutives de l'essence du fondement. En effet, une telle recherche commune peut permettre d'échapper à l'objection d'historicisme en tant qu'il serait la perte de la pensée philosophique elle-même, comme elle

³ Voir, sur ce point, la position d'Alain de Libera dans son *Archéologie du sujet*, vol. 1, *Naissance du sujet*, Paris, Vrin, 2007, pp. 24 et 96. Ce fut également mon fil conducteur dans *La vocation de la personne*, Paris, PUF, 2007 : Dieu n'est ni substance, ni sujet, pour saint Augustin.

⁴ Voir Philippe Grosos, *Phénoménologie de l'intotalisable*, Paris, Cerf, 2012.

rend possible d'esquiver le reproche de constituer une lecture téléologique brutale qui forcerait les phénomènes et qui ferait d'un philosophe la mesure des autres. Il n'est possible d'éviter ces deux abîmes de la pensée qu'en montrant qu'une aporie peut aussi être celle de la chose même. Tout en reconnaissant la clôture des époques et les ruptures irréductibles, il s'agit de se demander si le fondement est un être qui se pose en vertu de son seul être, pour reprendre une formule de Fichte, ou si le fondement est cet être qui depuis sa réserve ne cesse de mettre la pensée en mouvement. Pour arriver à mettre en lumière une telle tension interne, il est nécessaire de souligner d'abord que toute pensée du fondement n'engage pas la recherche du sous-jacent et que le fondement peut aussi être compris comme *telos* et donc comme acte. Selon cette perspective, on se demande avec Aristote si la matière peut être fondement ; or pour Aristote la matière ne peut pas être substance et seule la forme est la cause de la détermination de la chose. On arrive ainsi à l'idée que le fondement ne peut pas être le sous-jacent et doit être compris comme l'être en acte lui-même. Il semble donc bien que cette tension entre le sous-jacent (*hypokeimenon*) et l'être en acte (*arché*) appartienne à l'essence du fondement. Une seconde question découle immédiatement de la première et traverse également toute l'histoire de la métaphysique : ce fondement doit-il être lui-même fondé, par exemple en étant auto-fondateur, ou bien est-il justement cet abîme qui ne peut pas être fondé ? Une troisième question surgit alors : toute philosophie reconduit-elle à la recherche d'un unique fondement ou bien, afin de préserver la pluralité de l'être, n'est-il pas nécessaire d'envisager une pluralité des sources au-delà de tout projet de totalisation de l'étant ? Cela conduirait à remettre en cause l'idée d'un fondement « à tout jamais » de façon à pouvoir penser une temporalité et une historicité du fondement, sans tomber pour autant dans le relativisme. Ce qui fonde une ville, un mouvement, un couple, c'est-à-dire ce qui leur donne d'être et de se développer, n'a-t-il pas toujours, comme dit Blanchot, un caractère inavouable, dans la mesure où une communauté vit du mystère de ce qui la rassemble et a dans ce mystère son avenir ? La question est difficile puisqu'à l'idée de fondement appartient tout de même l'idée que c'est un

principe d'unité et de simplicité qui rassemble la diversité et la rend intelligible. Néanmoins, d'un autre côté, il appartient également à l'essence du fondement qu'il soit une origine au sens de ce qui rend possible un jaillissement de la nouveauté. Pour penser une telle origine il est sans doute indispensable de s'éloigner de l'image architecturale pour retenir surtout l'idée de priorité. La philosophie médiévale, en réfléchissant sur le Christ comme fondement, développe l'idée que le fondement n'est pas une base, mais ce qui opère dans toute volonté tournée vers le bien. Le fondement se comprend alors comme le commencement et la fin de tout accomplissement, c'est-à-dire comme une origine. Or l'image de la maison ne convient guère pour rendre une telle idée, et si le fondement est ce qui se « tient sous », c'est ici au sens de ce qui soutient un devenir en lui donnant son impulsion, sa direction et sa signification. Dire que l'amour est fondement, c'est voir en lui la cause de toutes les vertus, ce qui rend proprement les vertus vertueuses, et qui n'a pas lui-même son fondement en autre chose. L'image de la racine convient mieux en ce cas pour signifier ce en quoi toute vie ne cesse de puiser.

Que devient alors l'idée d'un tel fondement compris comme origine, comme racine, dans la métaphysique de la subjectivité ? On a pu penser qu'avec les philosophies transcendantales le fondement perdrait toute forme de profondeur en se trouvant réduit au statut de condition a priori de possibilité. Néanmoins, il est possible d'avancer la thèse que la question est plus complexe et que l'équivoque fondamentale entre la base et l'origine trouve dans les figures de la subjectivité une nouvelle expression. En effet, la philosophie comme science rigoureuse demeure comprise comme une volonté de fondement, comme la volonté d'assurer la stabilité des phénomènes et de rendre ainsi la philosophie réelle en faisant en sorte qu'elle n'ait pas lieu contre l'expérience et sans les phénomènes. Ainsi le fondement est ce qui doit rendre visible le monde au-delà de l'évanescence des phénomènes, même si cette entreprise demeure marquée par la finitude. Même si la fondation se trouve d'abord limitée à la phénoménalité, le fondement compris comme inconditionné est ce qui ne peut trouver son fondement en autre chose. Il n'est pas plus pertinent pour lui de se demander ce qui le rend possible qu'il n'était pertinent

pour saint Augustin de se demander ce que faisait Dieu avant la création. Le fondement lui-même est sans « pourquoi » et la question est bien alors de savoir s'il faut envisager la philosophie comme un discours totalisant dans lequel la raison se retourne sur elle-même et peut s'apercevoir pleinement notamment dans l'histoire, ou bien si la recherche du fondement maintient le système ouvert, sans auto-fondation, telle une histoire dont la raison échappe sans cesse et qui conserve ainsi un avenir. Le refus des systèmes totalisants, qui porte sur la mise en lumière d'un infondable, qu'on le nomme *idipsum*, fait de la raison ou visage, est à l'origine d'une volonté de fondement reconnaissant la finitude radicale de la pensée et de l'action. Cela n'enferme pas dans l'alternative trop simple du transcendantal et de la finitude, et la reconnaissance d'un tel abîme, d'un fondement qui ne peut nous être donné à voir comme on voit les étants, n'est pas bien sûr sans signification éthique ; c'est même peut-être ce qui ouvre l'espace de la liberté humaine et de l'éthique.

Quoi qu'il en soit, la philosophie moderne est elle-même animée par le souci de maintenir la signification ontologique du fondement comme origine, sans le reconduire au commencement au sens épistémologique, qui est pourtant lui-même nécessaire. Le fondement d'une chose ne semble pas pouvoir se réduire à sa raison, et pourtant s'il y a un fondement plus antérieur, sa primauté n'est pas chronologique. La phénoménologie elle-même n'a cessé de chercher à distinguer par la réduction entre ce qui est connu en premier et la source de tout apparaître. Un fondement comme principe devrait demeurer indépendant, y compris par rapport à ce qui le fonde, que ce soit dans le rapport de créateur à créature ou de constituant à constitué. D'une façon générale, la recherche du fondement consiste à remonter à un être absolu vis-à-vis duquel il est possible de penser tout être relatif. Il s'agit alors de déterminer, et c'est l'un des enjeux des différents articles ici présents, si cette remontée peut véritablement s'achever, ou bien si dans le domaine de la phénoménalité on n'est pas contraint de remonter de fondement en fondement, sans jamais pouvoir atteindre un fondement ultime qui soit pleinement transparent. Ce qui est sous-jacent à tout étant peut-il être donné dans la

transparence d'une raison ou n'est-il pas un fondement absolu qui se réserve toujours et qui dans cette réserve de l'être préserve la diversité et la nouveauté de la manifestation ?

Les différentes questions qui viennent d'être évoquées montrent combien il est difficile de ne pas comprendre le fondement à partir de ce qu'il rend possible, combien il est difficile de ne pas l'enfermer dans l'image réifiante de la base. Il ne s'agit pas de renoncer à l'idée que l'être se tient sous les étants, mais de tenter de prendre en considération ce que signifie « se tenir sous » pour l'être absolu, dans la mesure où il n'est pas une chose. C'est une nouvelle façon de dire que le fondement ne peut se penser qu'à partir de la différence ontologique : l'être ne cesse de fonder comme origine et tend à nous faire poser un premier étant comme substrat qui permet la totalisation de l'expérience. La vie de la pensée semble être ce cercle permanent entre une totalisation à partir d'un fondement-substrat qui est commencement et une déformalisation depuis le fondement-origine : constitution du sens du phénomène et excès du sens sur toute constitution. Remettre en cause l'unique image de la maison, c'est suggérer l'idée que l'être n'est pas uniquement à penser à partir de l'étant, qu'il n'est pas uniquement ce qui se trouve sous les étants, mais qu'il est le pur acte de venir en présence, de donner. L'être est ce qui demeure, mais pas au sens d'un soubassement qui se maintient en dépit des changements. Au-delà de cette idée d'un soubassement persistant, il est possible de penser le fondement comme l'être qui se tourne vers nous, qui nous regarde, dans l'ouvert. Un tel fondement préserve le secret de l'être qui demeure proche et lointain, présent et absent, mais pas au sens de l'étant. Le substrat n'est pas l'origine, mais ce qui en procède, et les différentes études qui vont suivre sur Aristote, Marius Victorinus et Basile de Césarée, la pensée médiévale, Leibniz, Kant, Husserl et Heidegger, se proposent d'interroger cette tension constitutive du fondement pour l'homme en chemin qui ne peut pas se voir comme au jugement dernier.

Emmanuel Housset